NATURE HUMAINE

 Sophie tapait du pied gauche, parfois du pied droit, depuis plusieurs jours déjà. À la fin, elle commençait à en avoir marre. Cet homme avait osé la laisser après environ dix mois d’intenses fréquentations. Son cerveau était en ébullition totale, elle le sentait, bientôt elle allait trouver une solution, elle pourrait enfin savourer la vengeance, pour elle une sorte de bonheur. Son machiavélisme n’avait rien à envier à sa beauté physique. Maintenant, il ne lui restait qu’à fignoler quelques petits détails et son plan serait parfaitement au point. Elle éteignit la lumière et alla se coucher, la jouissance entrait doucement dans ses neurones…

 Par une si belle journée, comme il était agréable de se promener dehors pendant de longues heures, en essayant d’oublier la chaleur et le passé, en pensant à un avenir qui pourrait pourtant être merveilleux. Il avait encore quelques kilomètres à marcher avant d’arriver à la plage, mais cela n’avait pas vraiment d’importance, il était très bien dans son corps. Ça faisait déjà plusieurs mois que Théophile, un jeune homme assez grand, aux cheveux longs de couleur brune, avait quitté sa triste ville natale, il sentait encore la douleur de cet amour malheureux, il pensait trop souvent à cette femme. Et puis après, il n’était pas vraiment coupable. Dans les faits, il n’avait rien provoqué, tout était hors de la portée de sa volonté. Il gardait des souvenirs de cette femme aux cheveux bruns. Il pensait qu’elle était un peu détraquée et qu’elle pouvait être très dangereuse. Car du temps, qu’il vivait dans la morne ville, il avait l’impression d’être surveillé et il lui arrivait des choses fort étranges. Mais aujourd’hui, à des milliers de kilomètres, il se croyait enfin en sécurité.

 Le sable était blanc, par endroits il formait de petites collines, il faisait très chaud, mais il était possible de marcher sur le doux tapis sans se couvrir les pieds. Il se précipita dans l’eau verte transparente, comme tout était beau et calme en cet instant, qu’il aurait voulu éternel. Après quelques minutes de baignade, il sortit de l’eau pour se promener le long de la grève. Il voulait atteindre les rochers quelques centaines de mètres plus loin. Son pas était lent, une petite brise soufflait, dans son corps et son esprit, il était heureux. La nuit approchait, il arrivait aux rochers. À une cinquantaine de mètres devant lui, il voyait une forme humaine, il ne pouvait pas cependant pas en dire plus. Il s’arrêta, car il était un peu méfiant, puis décida de poursuivre sa route à la même allure. Ce n’était qu’un vieil homme, courbé par les années. Théophile avança jusqu’à lui, mais l’homme recula d’un pas, il semblait effrayé.

 Il se demandait qui pouvait bien être ce jeune étranger et ce qu’il pouvait bien faire dans les parages à cette heure, dans les rochers de la mort.

 Il sentait que ce pauvre vieillard avait peur de lui, il ne savait trop comment le rassurer rapidement.

 Dans le passé, il avait déjà eu des problèmes avec des visiteurs, mais il était incapable de s’échapper, car toute sa vie, il avait essayé, mais en vain. Il pencha la tête et ne bougea plus d’un poil, résigné et terrorisé.

 Cet homme pourrait peut-être l’aider dans l’acquisition d’une meilleure connaissance de l’environnement et ainsi il pourrait vraisemblablement trouver la planque idéale, le lieu dans lequel la diabolique Sophie ne pourrait pas lui faire de troubles. Là enfin, il laisserait son imagination fantastique se déployer, dans une solitude heureuse.

 Le vieil homme regardait le sol, il tremblait un peu, il semblait pauvre, car il était vêtu de guenilles.

 Doucement, tendrement, il mit sa main gauche sur l’épaule gauche du vieillard.

 Il osa enfin relever la tête et regarda le jeune homme droit dans les yeux, il était cependant incapable de s’exprimer. Le jeune homme parla :

 - Bonsoir monsieur, que faites-vous ici ?

 Une voix étouffée et hésitante se fit ouïr :

 - Je chasse les scorpions. Au début de la nuit, ils viennent toujours dans les rochers qui rejoignent l’eau.

 - Aimez-vous le risque ?

 - Oui, malgré mon âge avancé, j’aime bien le risque.

 - Vivez-vous dans les alentours ?

 - Oui, je suis né près d’ici et je suis certain que je vais y mourir.

 Il gratta le sol avec son pied droit.

 - Je pense, que vous allez pouvoir m’aider.

 L’homme à la barbe blanche était moins nerveux, après tout cet individu n’avait pas l’air trop méchant.

 - Mais comment puis-je vous être utile ?

 - Je cherche un lieu dans lequel je pourrai avoir la tranquillité parfaite, à proximité d’une plage. Pouvez-vous m’aider ?

 - Peut-être j’y réfléchis présentement. Après quelques minutes de silence, il se remit à parler. Je connais une place qui devrait vous satisfaire jeune homme. J’y allais du temps de ma jeunesse avec les femmes.

 Il se frotta le menton de plaisir.

 Théophile s’impatientait, il décida de presser un peu le citron.

 - Écoute le vieux, je ne veux pas vraiment savoir l’histoire de ta vie, je t’en prie dis-moi le chemin au plus vite, car j’ai comme l’impression que ma vie est menacée.

 Le vieux rigolait en sourdine, mais il s’empressa d’être humain.

 - Mon ami, je crois que lorsque c’est possible, entre animaux supposément raisonnables, on doit s’entraider. Ce n’est pas compliqué, tu n’as qu’à prendre le sentier qui monte dans la montagne. Après la dernière très grosse pierre, tu marches jusqu’au centième palmier, puis tu tournes à droite, de toute manière, tu ne peux aller à gauche, car il y a un immense mur de béton, une forme de début de civilisation, en quelque sorte. Ensuite, tu continues jusqu’à l’orée du bois, sur la gauche, il y a un cimetière. Tu traverses le lieu de repos des morts, puis tu vas voir la petite hutte au bord de la mer.

 Comme ça, au coin des rues principales d’une immense ville grisâtre, le chapeau bien enfoncé, tout en gardant les oreilles molles, les genoux au garde à vous et le moral dans les cieux lointains et proches à la fois. Cette femme avait été extraordinaire, jamais il ne pourrait l’oublier, le seule être humain vraiment valable rencontré dans ses trente années de vie sur cette maudite planète. Maintenant, il était relégué au fond du vase, devenant de plus en plus écœuré de sa sordide existence. Depuis trois semaines, il était à Chicago, à la dépression succédait peu à peu la confusion quasi-totale, quel environnement ! Après tout, Giovanni voulait le fric pour ce soir, et cela était essentiel pour sa survie. Il chia. Il livra. Il était libre pour quelques heures. Il devait aussi accomplir du temps de bureau, à la vente directe à la clientèle.

 Elle tapa, assez fortement, les dix doigts de ses deux mains sur le haut de la banquette avant. Le chauffeur, aux cheveux gris, se retourna prestement et dit :

 - Que voulez-vous encore ma très chère demoiselle ?

 Il se gratta l’aisselle du bras gauche, avec sa main droite.

 - Je veux absolument tous les renseignements, que vous avez en votre possession, car j’ai, peut-être, l’air de rien à première vue, mais en réalité je suis une espionne de niveau international et je veux des informations sur tout, tout le temps.

 - Mais Sophie, je ne sais rien, je ne suis qu’un misérable chauffeur de taxi qui n’a plus d’ambitions dans la vie. Pour moi, les Américains ont raison, il faut abattre ce Poutine, car c’est un monstre de la pire espèce.

 Il arrêta son véhicule quelque part. Avant de descendre, elle le regarda hargneusement et prononça quelques mots.

 - Pour cette fois-ci, ça va aller, mais un jour je vous cuisinerai plus, car vous me semblez suspect. À mon avis, vous possédez probablement beaucoup d’informations qui pourraient m’intéresser.

 Elle se rendit immédiatement dans une maison jaune clair. Elle monta à la chambre de bain. Enfin, elle pouvait se regarder.

 Comme son rouge à lèvres noir lui allait bien, elle appréciait aussi beaucoup ses cheveux violets. Devenir punk avait été pour elle une décision sentimentale et philosophique, une modification profondément superficielle, d’une certaine façon, de son être. Elle déboutonna sa chemise rose parsemée d’éléphants verts. Elle admira ses gros seins dans le miroir, en pleine pâmoison devant elle-même, mais elle avait une grande soif de vengeance contre cet homme, mais il n’avait qu’à bien se tenir, elle lui ferait ravaler son effronterie. Pour arriver à ses fins, elle allait utiliser toute sa puissance, il n’aurait pas le choix, il courberait l’échine. Dans son esprit, le bois chauffait déjà. Elle se précipita à la salle des ordinateurs. Habituellement, ces machines sont plus bavardes que les chauffeurs de taxi.

 Il savait que la route allait être pas mal longue, mais il n’avait pas d’autres possibilités, car il tenait encore énormément à la vie. Il s’engagea dans le sentier de la montagne. Pendant la nuit, il avait fait quelques cauchemars, mais la matinée était très belle, le soleil brillait de tous ses feux, et l’ombre du sentier le rafraîchissait. Il gravissait la petite montagne lentement, tout en pensant, à des souvenirs de sa vie. Lui, qui ne croyait à aucun de leurs Dieux, il trouvait la vie complètement absurde, vivre pour crever à un moment ou à un autre. Ainsi, il s’expliquait mal les motivations de la vengeance. Il pensait, qu’il fallait être un peu sadique, pour jouir dans la vengeance répétitive. En outre, cette femme lui avait déclaré son amour, puis soudainement, elle l’avait quitté sans donner d’explications. Elle se contentait, tout simplement, de lui faire parvenir des messages par l’entremise d’autres personnes, toujours pour le faire souffrir. Elle l’empêchait même de trouver du travail, elle avait beaucoup de pouvoir dans la société. N’en pouvant plus, il s’était sauvé le plus loin possible, mais il avait encore peur. Il accéléra la cadence se ses pas. Il vit un écriteau sur un rocher qui indiquait qu’il s’agissait du dernier. Il commença à compter les palmiers. À deux reprises, il avait vécu la cassure de cet amour. En fin de compte, il arriva au centième palmier, il tourna à droite, car à gauche, il y avait un immense mur de béton rose. Il ne comprenait rien à la logique de cette femme qui avait pourtant été si gentille. Il marcha encore et parvint à l’orée du bois. Il aperçut le cimetière, un petit bonheur lui frissonna le cœur. Il pénétra dans ce lieu de repos éternel, comme tout respirait le calme, avec des fleurs multicolores partout. Il ralentit le pas. Il s’attardait tout le temps dans les cimetières, car tout son avenir, comme celui des autres également, se trouvait là, c’était aussi un endroit très reposant. On ne pourrait jamais l’accuser de ne pas se préoccuper de sa vie future. Il était fier de lui-même, car contrairement à la plupart des autres humains, il était pleinement conscient de l’absurdité de la vie, mais il faut toujours vivre le moment présent très fortement.

 Il se revoyait devant le miroir, la pensée de cette femme l’obsédant. Il se regardait depuis quelques minutes, et tout-à-coup le miroir se brisa devant ses yeux, il pencha la tête, c’était la première cassure. Une autre fois, il était étendu sur un gazon de l’université. À côté de lui, il y avait un gros arbre. Sournoisement, cette femme entra encore dans son espace cérébral. Il fixa la plus grosse branche de l’arbre pendant quelques instants. Lentement, mais sûrement, la branche craqua, puis tomba dans un fracas épouvantable, c’était la brisure finale.

 Enfin, il pouvait voir la petite hutte au bord de la mer, comme elle était mignonne, il y passerait du bon temps. Il marcha jusqu’à elle et pénétra à l’intérieur.

 Elle prit place devant le clavier et se gratta un peu la tête. Elle ne connaissait rien ou enfin presque à l’informatique, mais avec les ordinateurs modernes, ça n’avait guère d’importance, les machines étant devenues très intelligentes. Ces engins étaient autonomes, ils fonctionnaient par eux-mêmes, il suffisait d’actionner quelques commandes et l’affaire était dans le sac. Elle demanda à l’ordinateur d’effectuer une recherche et de lui fournir les renseignements appropriés. Le robot-pensant s’exécuta rapidement. Sur l’écran, il y avait une carte géographique indiquant avec précision l’endroit dans lequel se trouvait l’homme qu’elle recherchait. Elle se mit à rire, enfin sa vengeance pourrait s’assouvir. Elle ne s’en faisait pas trop, car elle était certaine que son Dieu capitaliste ne lui en tiendrait pas rigueur, lors de sa mort, et qu’elle irait directement au ciel. Après tout, cet homme avait osé la déranger en pleine nuit, il devait payer pour son crime. Cependant, elle l’aimait encore. Elle se déplaça jusqu’à l’aéroport.

 Depuis trois jours, qu’il habitait dans la hutte, le soleil n’avait pas cessé de briller. Heureusement, il avait apporté quelques stylos. Bientôt, il allait terminer son roman fantastique, dans lequel il mettait beaucoup d’espoir. Il oublia un peu cette belle brunette d’origine française et se mit à écrire comme un fou, les Muses étaient au rendez-vous. Le climat extraordinairement merveilleux de cet environnement paradisiaque faisait éclater son imaginaire, il vivait des moments très intenses. Il aimait tellement ce lieu qu’il y passerait bien le reste de son parcours terrestre. Il était complètement seul. De chaque côté de la hutte, il n’y avait que du sable blanc à perte de vue. Devant, la mer verte, majestueuse, indomptée, indomptable, turbulente, venant mourir aux pieds du tapis aux allures de pureté, souillé par le temps. Il n’avait pas encore vu personne, c’était vraiment la planque idéale.

 Au loin, elle commençait à apercevoir l’immense ville grise avec ses nuages suspendus au-dessus, le tout ne semblait pas trop rassurant. L’atterrissage s’amenait à grands pas, son niveau d’angoisse augmentait progressivement, elle qui avait toujours eu une sainte horreur de l’avion. Elle n’en pouvait plus, elle ferma les yeux, croisa les doigts et retint son souffle. Finalement, tout se déroula bien, sa peur tomba. Une fois dehors, elle baisa même le sol, elle s’inspirait ainsi d’un ancien leader catholique. Son séjour à Chicago serait de courte durée. Elle héla une voiture taxi, puis s’engouffra à l’intérieur. Le chauffeur lui parla :

 - Que puis-je faire pour vous ?

 - Je veux aller dans un secteur dans lequel je pourrai facilement trouver de la drogue et ça presse.

 - Aucun problème madame.

 Il écrasa le champignon. Les arbres, les coins de rues, les buildings, les êtres humains, les autres animaux, le pavé, les feux verts, jaunes et rouges, défilaient à une vitesse vertigineuse, elle ne vit rien ou presque, enfin elle n’eut point le temps d’admirer le paysage. Il stoppa son véhicule et se retourna vers elle le sourire aux lèvres.

 - Nous sommes rendus, ça fait mille dollars.

 Elle paya en maugréant un peu et sortit de la grosse automobile.

 À la vue du décor, elle fut totalement terrorisée. Elle était dans une ruelle sombre, partout des immondices et des humains se vautraient dedans, certains déliraient même à propos de n’importe quoi. Un peu plus loin, elle aperçut ce qui semblait être une rue commerciale. Elle se dirigea dans cette direction, sans attendre d’avoir des problèmes, car plusieurs personnes s’avançaient déjà vers elle. Elle se sentait comme une attraction touristique en enfer. En fin de compte, elle parvint à l’intersection et fut soulagée un tant soit peu. Elle tourna à gauche, des lumières partout, quel contraste ! Elle devait faire vite, car elle ne s’accordait pas beaucoup de temps à Chicago, tout au plus un couple d’heures, sa soif de vengeance était trop grande. Elle vit un bar à l’allure louche, exactement ce qu’elle cherchait, prestement elle entra à l’intérieur. La place était très grande, un air de modernité y régnait. Il était encore tôt dans la soirée, il n’y avait pas tellement de monde. Elle préférait cela ainsi, car elle était un peu paranoïaque de nature. Elle se rendit jusqu’au comptoir, en compilant diverses informations dans son cerveau. En cours de route, elle regardait autour d’elle, afin de repérer un individu qui allait pouvoir subvenir à son besoin immédiat. Elle vit aucune personne pertinente. Elle se retrouva face au barman qui la fixait avec des yeux de billet de banque.

 - On te sert quoi la petite ?

 Elle n’aimait guère se faire accoster de la sorte, mais elle avait comme l’obligation d’arriver à ses fins. Elle décida de ne pas entrer en conflit avec cet individu, elle lui répondit même calmement.

 - Une bière bien froide.

 Le barman accomplit la commande rapidement. Il plaça la bouteille avec un verre, juste devant Sophie et lui dit :

 - À part ça madame, veux-tu autre chose ?

 Discrètement, à l’aide de son index droit, elle se gratta le cul, fit semblant de réfléchir un peu et répondit :

 - Oui.

 - Que veux-tu au juste ?

 - Je veux une certaine quantité de came.

 Un peu gênée, elle détourna la tête, pensa un peu, puis fixa l’employé du bar dans le blanc de yeux.

 - Pas de problèmes, juste deux tables derrière toi, tu trouveras ce dont tu as besoin, le type à la barbe blonde et brune.

 Il s’en alla vers un autre client. Elle fit route vers la table du jeune homme. Elle le trouvait très beau, elle ne lui dirait pas non. Sans dire un mot, elle s’installa devant lui. Il ne fut pas surpris du tout, Giovanni lui avait tout appris ou presque sur les gens bizarres qui vivaient à Chicago. Il ne lui ferait pas mal, il la trouvait pas mal provocante avec ses beaux seins roses à moitié à l’air libre. Il lui adressa la parole.

 - Je suis souvent ici, c’est ma place, mais c’est la première fois que je te vois, ça me fait grand plaisir de faire ta connaissance.

 De sa main gauche, il lui caressa les mains, elle se laissa faire, esquissa même un petit sourire et s’empressa de lui dire.

 - On m’a dit que tu pouvais me vendre de la came. Ce que je veux, c’est de la bonne cocaïne. Peux-tu m’en trouver rapidement ?

 - Bien sûr, quelle quantité désires-tu ?

 - Il me faut cent grammes.

 - D’accord, mais nous devons aller dans les toilettes, car ici ça pourrait être dangereux.

 Il se leva, elle fit de même. Elle remarqua la grosse bosse qui grouillait dans son pantalon. Elle le suivit sans se faire prier. Une fois dans les toilettes, il étendit un peu de poudre blanche sur un petit comptoir qu’il y avait là. De sa poche gauche, il sortit un billet de cent dollars, il le roula en forme de paille et le passa à Sophie. Elle mit la paille à l’extrémité de sa narine droite et obstrua sa narine gauche à l’aide de son pouce gauche, puis en plaçant sa paille sur la poudre blanche, qu’elle aspira fortement, d’un seul trait. Elle se sentit un peu étourdie, mais rapidement une douce ivresse envahit son corps en entier. Elle avait la sensation que son cerveau grossissait démesurément, elle avait comme l’impression de tout savoir, elle était si bien, et que cet homme avait de beaux yeux verts. Il fit de même. Comme par magie, ils se rapprochèrent l’un de l’autre. De ses deux mains, il caressa son doux visage, elle semblait si heureuse, avec ses lèvres, il parcourut cette peau de satin, puis sa langue rejoignit la sienne, l’excitation montait progressivement. Il déboutonna sa chemise de soie et se mit à toucher ses nichons avec tendresse, des larmes de plaisir coulaient sur ses joues. Il lécha cette eau sucrée si bonne au goût. Délicatement, il l’accota au mur, sans résister, elle se laissa entraîner et lui murmura à l’oreille.

 - Que désires-tu maintenant mon amour ?

 - Je te veux complètement à moi.

 - C’est impossible, je suis dans la période risquée, mais j’ai quand même envie de faire quelque chose pour toi.

 Elle le prit par le bras gauche et l’amena dans le petit compartiment. Il s’accota au mur et ferma les yeux, elle s’exécuta. Elle se baissa et fit sauter le bouton des jeans du jeune homme, puis les fit tomber au sol. Elle lui arracha presque le caleçon et se mit à stimuler son pénis à l’aide de sa main droite, ça grossissait. Il commençait à se tordre de plaisir dans le mur. Elle le croqua un peu partout sur l’organe sexuel, ensuite elle utilisa sa langue, il émettait des râlements saccadés. Elle enfonça la grosse verge dans sa bouche et fit un mouvement de va-et-vient jusqu’à l’explosion. Il hurla, elle tomba par terre…

 Elle était encore dans l’avion, cette fois-ci, elle faisait route vers sa cachette, car elle devait poursuivre sa mission, éliminer tous les poètes libertaires de la surface de la planète. On lui faisait confiance, elle ne pouvait pas décevoir ses patrons.

 Pourtant, elle n’avait que trente ans, l’âge à lequel une femme arrivait habituellement à son zénith au niveau de la beauté physique. Lui, un poète anarchiste, il avait à peine deux ans de plus qu’elle. Il se sentait encore bien jeune pour planifier de la vengeance systématique, la méchanceté ne l’habitait pas encore. Il se disait à lui-même, qu’elle devait être précoce. À nouveau, il fit un effort pour la chasser de sa pensée. Il ne pouvait pas passer sa vie à être harcelé par le souvenir de cette femme, cinq ans c’était déjà trop. Il sortit de sa petite résidence. Il alla marcher un peu, afin de se changer un peu les idées. Il se dirigea du côté ouest, il faisait encore très beau, comme à chaque jour, et puis son roman progressait à un bon rythme. En quelque sorte, malgré tous ses problèmes, il était heureux. Il tourna la tête pour regarder l’océan, à une distance assez rapprochée, il vit un périscope, il fut intrigué. Un sous-marin apparut. Un homme en sortit, puis plongea à la mer. Il se dirigeait vers le rivage. Il venait vers lui. Théophile était nerveux, ce genre de situation le poussait à bout. Il était dans l’obligation de penser vite, ses neurones s’activaient à mesure que le nageur approchait. Il décida de ne pas bouger. L’inconnu se mit debout, l’eau lui allait encore jusqu’à la taille, il avait les cheveux courts et blonds, une forte barbe rousse. Il était très grand et gros et semblait doué d’une bonne force physique. Il approchait de lui. Malgré tout, Théophile essayait de ne pas paniquer en son intérieur. Ils étaient maintenant à quelques mètres à peine l’un de l’autre. Le mystérieux individu tendit la main, il était souriant, ils se serrèrent la pince. Théophile parla en premier :

 - Bonjour à toi qui vient d’ailleurs.

 - Mais ici aussi, c’est chez-nous.

 Les deux hommes se regardèrent avec beaucoup d’intensité. Ils s’étaient compris.

 - Es-tu heureux ici poète perdu ?

 - Oui, mais.

 - Oui, mais quoi ?

 - Vais-je mourir ?

 - Tu vivras peut-être ?

 L’homme repartit vers la mer. En quittant, il salua Théophile. Lentement, mais préoccupé, ce dernier retourna à sa petite maison, lui l’homme, qui avait osé choisir la liberté.

 Elle ne pouvait guère se tromper, il n’y avait qu’un hôtel dans le village. Comme la très grande majorité des gens, elle entra, tout simplement, par la porte d’en avant. Elle se rendit directement à la réception. Elle vit un gros bonhomme qui ronflait, bien installé dans son fauteuil. En vertu de sa nature intrinsèque, elle n’aimait pas les paresseux. Elle le frappa agressivement sur les épaules, avec ses deux vigoureux petits poings. Le gros se mit presque à crier :

 - Au feu, au feu, je me noie, appelez les pompiers !

 Sophie s’empressa de le rassurer, avant qu’il ne devienne dingue.

 - Soyez sans crainte mon brave, vous devez halluciner, il n’y a pas de feu ni d’eau d’ailleurs, sinon j’aurais utilisé l’eau pour éteindre le feu. Au niveau des incendies, je possède une certaine expérience, en provenance surtout d’une vie antérieure.

 Puis, elle lui présenta sa carte officielle d’espionne internationale. L’homme sursauta, puis se souvint, il était presque de retour sur terre. Il n’était pas tellement habitué aux visiteurs, tout au plus une douzaine par année, et par surcroît, c’était la saison creuse.

 - Tout va aller comme sur des roulettes madame, vos cinq amis et les deux policiers du village vous attendent dans la salle de réunion. Vous n’avez qu’à franchir la porte qui est à votre gauche.

 C’était une assez grande pièce, avec une immense table ovale au centre. Ils étaient tous assis autour du grand meuble. L’environnement lui paraissait plutôt délabré, la peinture jaunie décollait des murs, le tapis autrefois blanc était presque noir. Elle ferait éventuellement une plainte à ses supérieurs, afin que ce genre de situation ne se reproduise plus à l’avenir. Une chaise demeurait libre, vers le milieu, du côté de la grande fenêtre ensoleillée. C’était la place la plus importante, un sentiment de puissance l’envahit, un jour elle l’aura son bureau à Washington et ce jour-là elle deviendra inaccessible pour le commun des mortels. Elle alla s’asseoir et se releva presque tout de suite pour prendre la parole devant cet auditoire de cancres, pendus à ses lèvres. Soudainement, deux chats en rage sexuelle traversèrent la pièce à toute vitesse, leurs cris empêchaient tout discours. Après plusieurs secondes d’une poursuite effrénée, ils se poussèrent dehors par un petit trou qu’il y avait dans le mur. Sophie était contente de pouvoir utiliser sa position d’autorité hiérarchique qu’elle avait obtenue grâce à ses gros diplômes universitaires.

 - Bonjour tout le monde, je suis très heureuse de constater que vous êtes tous présents, mes cinq amis et aussi les deux policiers du village. Vous êtes ici pour une mission de première importance. Nous devons absolument capturer, le chef de file d’un mouvement poétique libertaire international. Nous sommes en présence, dans les faits concrets, d’un pseudo-écrivain qui écrit des histoires insensées. Cependant, je ne peux pas vous communiquer les instructions oralement, car il pourrait y avoir des micros camouflés dans la salle. Sur cette Terre, il y a toujours quelqu’un qui pourrait nous espionner.

 Discrètement, en faisant le tour de la table, elle donna une enveloppe à toutes les personnes. Ils ouvrirent l’enveloppe et examinèrent soigneusement ledit document, en étant très anxieux. Tout semblait clair, ils sourirent tous, comme le font les hypocrites en sortant de l’église le dimanche au matin. Ensuite, Sophie ajouta :

 - Maintenant, nous allons faire la fête !

 Elle sortit de sa mallette grise un sac contenant pas mal de poudre blanche. Elle en distribua à tout le monde, ils sniffèrent en chœur, ils devinrent en très bonne forme dans leurs espaces cérébraux, ils étaient un peu comme des bœufs dans un champ de fraises ou encore des vaches au cirque, après tout c’est un peu du pareil au même ! Elle saisit sa petite trompette et sonna la charge, ils la suivirent comme un seul homme.

 Giovanni attendait son oseille avec impatience, habituellement le jeune morveux ne tardait pas tant. S’il le fallait, il retournerait Chicago à l’envers, pour retrouver cet individu. Il marchait rapidement, il avait le feu au cul, parce qu’il était effrayé par le long bras de Giovanni, qui d’ailleurs avait plusieurs copains parmi les juges et les politiciens. Il devait fuir. Il entra dans l’aérogare, il était juste à l’heure, sans attendre une seconde de plus, il monta dans l’avion.

 Après quelques centaines de mètres de marche, en rangs serrés, dans le champ de betteraves qui était juste à côté de l’hôtel, elle décida de prendre les présences, afin d’être certaine qu’il ne manquait personne.

 - Alpha ?

 - Présent.

 - Bêta ?

 - Oui madame, je suis là en chair et en os.

 - Gamma ?

 - Oui, je suis prêt pour l’expédition.

 - Delta ?

 - Oui. En outre, il est une certitude, que je n’ai pas eu d’alcool dans mon pseudo-sang.

 - Epsilon ?

 - La société ne m’a guère favorisé, mais je suis là quand même.

 - Les deux policiers du village ?

 Celui qui semblait le plus important s’empressa de répondre :

 - Il me fait grand plaisir de vous rassurer, je suis là madame. Je m’appelle Renégat Professionnel et je suis le chef de la police de ce village. À mes côtés, se trouve mon brave et fidèle assistant, le sergent Fred Lagachette. À nous deux, nous formons la totalité de la force policière du village. Nous sommes ici pour vous servir, comme toujours au service de la société.

 Ils claquèrent les talons et baissèrent leurs têtes avec humilité. Sophie s’exprima :

 - Bon c’est très bien, tout ou enfin presque semble baigner dans l’huile, j’aime toujours avoir les choses bien en mains, je me dois de ne jamais perdre les pédales. Étant donné que vous avez lu les instructions, vous devez savoir que nous allons opérer en deux groupes distincts pour la première étape de l’opération, puis unir nos efforts dans la phase finale. Ainsi donc, je vais maintenant vous révéler la composition des deux corps expéditionnaires. Je commanderai le groupe A. Gamma, Epsilon et Fred Lagachette m’accompagneront, nous utiliserons l’hélicoptère. Le groupe B sera commandé par mon fidèle ami Alpha, il sera secondé par Bêta, Delta et le chef Renégat Professionnel. Ce groupe utilisera le petit sous-marin, que j’ai apporté avec moi dans l’avion militaire des forces du Monde Libre, qui m’a transporté jusqu’ici. Le matériel nous attend sur la grève.

 En chantant des cantiques de Noël, ils gambadèrent jusqu’à leurs appareils.

 Ça faisait déjà quelques heures qu’il était dans l’avion, quand soudainement tout se mit à vibrer. Les personnes à bord se mirent à paniquer. Une hôtesse vint du côté des passagers et dit qu’il n’y avait que trois parachutes disponibles. Ils se ruèrent tous vers elle, carnage indescriptible. Lui, il n’avait pas bougé. Il n’entendait plus de cris. Il se leva et marcha, les cadavres jonchaient le sol, il prit un parachute et sauta. Il arriva sur une plage. À quelques mètres, il vit une petite hutte, qu’il atteignit rapidement. Il entra et fut bien accueilli.

 Epsilon resta aux commandes de l’hélicoptère, les autres plongèrent dans l’air libre. Au même moment, l’opération avait été très bien planifiée, ils parvinrent à la plage en canot pneumatique. Les deux groupes prirent d’assaut la hutte. Tout se déroula merveilleusement bien. Ils se regardèrent et se reconnurent, mais rien n’arriva. Les deux dangereux criminels furent soigneusement ligotés. Fred Lagachette tenait un sac remplit de poudre blanche dans ses mains, il se manifesta :

 - Regardez madame, j’ai trouvé ça dans un coin et dans un autre il y a plusieurs pages d’écriture.

 - Félicitations mon brave, avec ces preuves irréfutables, la justice se fera un plaisir de s’occuper d’eux. Remettez-moi également les textes de cet homme, car nous allons les analyser très soigneusement.

 Elle regarda le soleil et sourit.

 Quelques mois plus tard dans un tribunal, un juge s’adressa à eux en ces termes :

 - Tous les deux vous êtes coupables d’avoir eu de la drogue en votre possession, ainsi que des documents subversifs. Je vous condamne donc à dix-huit années de détention, sans aucune possibilité de libération avant la fin de vos sentences.

 Ils étaient à Washington depuis quelques jours et la surveillaient systématiquement. Elle entrait et sortait de son bureau à peu près toujours aux mêmes heures. Ils pointèrent leurs armes en sa direction et l’abattirent tout simplement comme ça. Ils se positionnèrent l’un en face de l’autre, leurs longs cheveux blancs étaient beaux au soleil, ils s’embrassèrent longuement, puis reculèrent et s’entretuèrent.

Yves Massé